

Alain Émery

## **Esperanza**

Pas plus tard qu’hier, je suis revenu à la Métairie. J’y consens par amitié mais je ne nourris aucune illusion. Si on me laisse à la manœuvre, c’est que personne n’ose plus s’aventurer là-haut, de peur – j’imagine – d’y affronter de vieux démons. J’entretiens donc seul la petite flamme du souvenir et peut-être même les gens d’ici m’en veulent-ils de ne pas la laisser s’éteindre...

J’ai ouvert en grand les portes du hangar. Il me faut à chaque fois une poignée de secondes pour m’habituer à la pénombre. Mais l’odeur – haleine de bronze, de cuir et de bois exotique – me saisit toujours à la gorge avant que j’aie pu distinguer quoi que ce soit. Et quand mes yeux percent enfin la tiède intimité de la poussière, je me trouve une fois de plus nez à nez avec l’Esperanza.

En matière de navire, je n’y connais rien mais ce sloop a du chien. Avec sa proue cabrée sur un élan brisé, il semble n’avoir été mis au monde que pour s’arracher à ses amarres tendues. C’est un lion avec des flancs de requin auquel, hier soir, j’ai tenu compagnie. J’ai marché dans sa cendre – une sciure imprégnée à jamais des éthers du goudron – et passé sous son ventre une main amicale. J’aurais voulu calquer ma respiration sur la sienne mais ce bestiau possède un coffre de baleine : il lui suffirait de prendre l’air pour partir au galop. Le voir assoupi vous donne déjà le vertige.

Je me suis retiré sur la pointe des pieds.

J’ai refermé les portes sur le pire des silences. Autrefois, il montait de cet endroit un boucan de tous les diables. Le maître des lieux tenait des forges dans une main, dans l’autre des

enclumes et c'est au fouet – disait-on – qu'il taillait des copeaux. Tout, entre ses mains, finissait par rugir et d'en bas, rien qu'en tendant l'oreille, on savait qu'il mettait du cœur à l'ouvrage.

Ce diable d'Esperanza – ai-je avoué que nous avons fini par appeler du même nom le navire et celui qui prétendait l'enfanter – donnait bien du fil à retordre à ceux qui cherchaient à le comprendre. Où puisait-il sa force, d'abord ? C'était comme si la foudre, après l'avoir frappé, n'avait plus réussi à en sortir. Elle courait jusque dans ses yeux bruns. Elle s'enroulait sur son corps et donnait à ce maigre fagot la rage d'une anguille. Il ne tenait pas en place. Mécanicien le jour chez le vieux Domino et la nuit charpentier de marine : où avait-il pêché un rêve pareil, d'ailleurs ?

Construire de ses mains un vagabond des mers, à trois jours de route du premier océan, rien de tel pour lever des boucliers. Si encore il était né les pieds dans l'eau et que les détours de l'existence l'en avaient éloigné, peut-être aurions-nous pu comprendre qu'il veuille à nouveau la chevaucher. Le sel colle autant au cœur qu'à la peau. Mais il n'avait jamais vu la mer.

C'est peut-être à cela – cette foi insensée – qu'il doit d'avoir séduit Marie-Rose. Nous l'avions tous un jour ou l'autre désirée, cette jolie petite brune, mais, pour les garçons que nous restions, sa douceur fichait les jetons. Esperanza, quant à lui, ne faisait pas les choses à moitié. Il ne s'est pendu à son cou que pour y passer une corde. Je fus témoin de leur mariage.

Aux plus beaux jours de leur vie, Esperanza n'avait à cœur que leur tour du monde, celui qu'il offrirait à son épouse une fois le navire à flot. Il disait que la première escale les amènerait à Zanzibar. Il n'avait que ce nom à la bouche. Le chantier naval – né bien avant les fiançailles – s'est poursuivi après les noces. J'ai vu se dresser – tels les os blanchis d'un monstre arraché aux abysses – les côtes maflues de ce navire et se fonder, au-dessus de nos têtes hilares, la voûte de cette foutue cathédrale sous laquelle notre homme – mon ami – suait sang et eau.

Le rêve des autres est une cible parfaite. Aussi avons-nous ri de lui et de bon cœur. Au début, nos railleries se mâtaient de tendresse. Le voir courir en tous sens ne nous procurait qu'un plaisir bien inoffensif. Avec le temps, le trait s'est voulu plus acide. N'avait-il pas gardé ce que nous avons tous perdu en chemin, cette sorte de pureté sur laquelle se bâtissent les rêves sans lendemain ? Il avait pour lui la beauté du geste : c'est un luxe que nous n'avons plus et traîner dans la boue son rêve de jobard nous a parfois distraits de nos propres échecs. Au point qu'aucun de nous n'a vu la passion nous le prendre. Cette garce y avait mis son talent

d'amadou et l'avait rongé jusqu'à l'os.

Quand j'ai compris – et quelques autres avec moi – il était déjà trop tard. Esperanza ne vivait plus qu'avec la haute idée de courses lointaines et d'escales enivrantes. Chaque coup de marteau, chaque trait de scie le hissait hors de notre portée. Je ne l'ai jamais vu autrement qu'en sueur et tout occupé à ériger son rêve. S'il s'arrêtait parfois, c'était pour se vider de ses rires, comme on perce une outre trop pleine, et siffler un bock, cul sec, avant de nous conter le lent roulis des mers du sud, et le poil rêche des mers du nord, et les fjords, et les golfes, et tout un tas de ces folies furieuses dont il se remplissait la bouche.

Hier, sur le chemin du retour, j'ai songé à Marie-Rose. Encore aujourd'hui, il m'arrive de la croiser. Elle vit désormais dans le quartier de la gare et rase les murs autant qu'elle peut. Je n'en suis pas à changer de trottoir mais j'évite autant que possible son regard. Je ne veux pas arracher à ses yeux les sentiments qui s'y sont enfouis. Elle mérite bien un peu d'oubli. Qui pourrait d'ailleurs lui en vouloir de s'être détachée de l'homme qu'elle aimait, de l'époux qu'elle s'était choisi ? Je n'étais pas sous les draps mais je sais ce dont nous – les hommes – sommes capables. Sans doute a-t-il juré sur leur amour, peut-être même sur les enfants à venir, qu'il ne consentait à tous ces sacrifices que pour lui offrir, sur un plateau, le tour du monde dont lui rêvait. Qui donc oserait jeter la pierre à cette pauvre fille ? Le savait-elle seulement, qu'elle se ficherait comme d'une guigne de parcourir le globe en tous sens et qu'elle n'attendrait jamais rien d'autre que de vieillir et mourir dans ses bras ?

Pour qu'elle en vienne à se donner à un autre – un ouvrier typographe, je crois, dont les pieds ne quittaient jamais bien longtemps la terre – il a fallu regarder la vérité en face. L'exercice a demandé du temps. Un peu plus d'un an, selon moi. Nous lui en avons tous fait reproche, après coup, nous l'avons regardée de travers, traitée de tous les noms mais, quand nous le pouvions encore, qu'avons-nous fait pour eux ?

Tout au long de cette aventure, il faut l'avouer, nous avons continué de rire. Entre amis, sur le formica du « Café du Commerce », le nez dans nos anisettes. Moi le premier, l'ami fidèle, le confident. Moi le dernier.

Comment a-t-il su qu'elle le trompait ? Quelqu'un s'est-il risqué à parler ? Les a-t-il découverts ? Sur ce sujet, les langues varient mais ne s'accordent que sur la fin. Chaque fois, sur le tapis, on ramène ce gouffre bien connu dont la gueule – guère plus grande qu'une roue de charrette à ce qu'il paraît – baille depuis toujours au pied de la montagne. On soupçonne ce

puits légendaire de rejoindre une rivière souterraine dont nul ne connaît les méandres. Pourquoi aurait-on exploré pareille vacherie ? L'homme qui a trouvé, abandonnés à proximité de ce trou, les quelques effets d'Esperanza ne s'y est pas risqué, lui. Il s'est contenté de colporter la nouvelle de son suicide.

Est-il d'ailleurs question de mystère ou de simple folklore ? Le bruit que depuis nous portons à bout de bras a tout de même de la gueule. On raconte que le corps d'Esperanza, avalé cul sec par la terre béante, a suivi – six pieds sous terre – le fil de l'eau jusqu'à la mer. Vous savez comment nous sommes. L'idée de ce curieux pèlerinage nous a de suite enchantés et les plus sceptiques d'entre nous s'en sont donné à cœur joie.

Ce matin, pourtant, je suis prêt à parier que les maigres reliefs retrouvés au bord du gouffre ne veulent rien dire du tout. Je pense au contraire qu'on les a jetés là pour nous laisser du poids sur les épaules. On s'est joué de nous et il est bien possible que nous ayons pleuré pour rien. Je suis même prêt à le jurer sur la tête de mes gosses. Je n'ai pas trente-six bonnes raisons mais la mienne tient la route.

Je n'y croirais pas moi-même si je n'avais pas sous les yeux la carte postale que m'a remise, il y a cinq minutes à peine, le préposé des Postes. On ne s'est donné la peine d'y écrire qu'un seul mot. Esperanza. Quant au timbre, il est formel : cette carte nous vient tout droit de Zanzibar.